**Parcours** : ***La comédie du valet***.

**- Molière, *Les Fourberies de Scapin*, acte III, scène 2, 1671, classicolycée p. 264, *EL* (http://www.toutmoliere.net/acte-3,405436.html)**

**- Marivaux, *La Fausse suivante,* I, 1, scène d’exposition, 1729, *EL***

**- Genet *Les Bonnes*, 1947, classicolycée p. 277, *EL, Com***

**TEXTE 1***: (les mots soulignés renvoient à des informations sur internet)*

|  |  |
| --- | --- |
| 510152025303540 | **GÉRONTE.-** Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?**SCAPIN.-** J’en imagine bien un ; mais je [cour](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article180)rais risque moi, de me faire assommer.**GÉRONTE.-** Eh, Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m’abandonne pas, je te prie.**SCAPIN.-** Je le veux bien. J’ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans se[cour](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article180)s.**GÉRONTE.-** Tu en seras récompensé, je t’assure ; et je te promets cet habit-ci, quand je l’aurai un peu usé.**SCAPIN.-** Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos [[i](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nbi)]pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac et que...**GÉRONTE, croyant voir quelqu’un.-** Ah !**SCAPIN.-** Non, non, non, non, ce n’est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, et que vous gardiez de remuer [[3](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nb3)] en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos [ennemis](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article205), jusque dans votre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer quérir main-forte contre la violence.**GÉRONTE.-** L’invention est bonne.**SCAPIN.-** La meilleure du monde. Vous allez voir. (À part.) Tu me payeras l’imposture.**GÉRONTE.-** Eh ?**SCAPIN.-** Je dis que vos [ennemis](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article205) seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu’au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.**GÉRONTE.-** Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...**SCAPIN.-** Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. (En contrefaisant sa voix.) "Quoi ? Jé n’aurai pas l’abantage dé tuer cé Geronte, et quelqu’un par charité né m’enseignera pas où il est ?" (À Géronte avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. (Reprenant son ton contrefait.) "Cadédis [[4](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nb4)] , jé lé trouberai, sé cachât-il au centre dé la terre." (À Géronte avec son ton [nature](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article272)l.) Ne vous montrez pas. (Tout le langage gascon est supposé de celui qu’il contrefait, et le reste de lui.) "Oh, l’homme au sac !" Monsieur. "Jé té vaille un louis, et m’enseigne où put être Géronte [[i](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nbi)] ." Vous cherchez le seigneur Géronte ? "Oui, mordi ! Jé lé cherche." Et pour quelle affaire, Monsieur ? "Pour quelle affaire ?" Oui. "Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton." Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n’est pas un homme à être traité de la sorte. "Qui, cé fat dé Geronte, cé maraut, cé velître ?" Le seigneur Géronte, Monsieur, n’est ni fat, ni maraud, ni belître, et vous devriez, s’il vous plaît, parler d’autre façon. "Comment, tu mé traites, à moi [[5](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nb5)] , avec cette hautur ?" Je défends, comme je dois, un homme d’honneur qu’on offense. "Est-ce que tu es des [amis](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article139) dé cé Geronte ?" Oui, Monsieur, j’en suis. "Ah ! Cadédis, tu es de ses [amis](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article139), à la vonne hure." (Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.) "Tiens. Boilà cé que jé té vaille pour lui [[6](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nb6)] ." Ah, ah, ah ! Ah, Monsieur ! Ah, ah, Monsieur ! Tout beau. Ah, doucement, ah, ah, ah ! "Va, porte-lui cela de ma part. Adiusias [[7](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nb7)] ." Ah ! diable soit le Gascon ! Ah !*En se plaignant et remuant le dos, comme s’il avait reçu les coups de bâton.* |

[[1](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nh1)] *Contre mon maître* : vous êtes hardie contre mon maître, c’est-à-dire vous lui inspirez beaucoup d’amour.

[[2](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nh2)] *Une venue* : une moisson, une récolte.

[[i](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nhi)] Voici une affaire... : voici quelque chose (mon sac) que j’ai découvert fort à propos. Jusqu’alors ce sac servait de manteau à Scapin ; d’où le fameux vers de Boileau dans son *Art poétique* : "Dans ce sac ridicule où Scapin s’enveloppe..."

[[3](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nh3)] *Que vous gardiez de remuer* : que vous vous gardiez de remuer.

[[4](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nh4)] *Cadédis* : juron provençal ; littéralement : "tête (cap) de Dieu".

[[i](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nhi)] "Je te baille un louis et enseigne-moi où peut être Géronte" : "Je te donne un louis si tu m’enseignes où peut être Géronte". Ce langage gascon de comédie se caractérise par la transformation du *b* en *v* et réciproquement.

[[5](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nh5)] *Tu me traites, à moi* : tu me traites, moi (hispanisme de syntaxe).

[[6](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nh6)] VAR. *Criant comme s’il recevait des coups de bâton*. (1734).

[[7](http://www.toutmoliere.net/acte-3%2C405436.html#nh7)] *Adiusias* : le mot est sans doute gascon, mais il est aussi du domaine provençal, voire franco-provençal (littéralement : "Sois avec Dieu").

**Molière, *Les Fourberies de Scapin*, acte III, scène 2, 1671, classicolycée p. 264, *EL* (http://www.toutmoliere.net/acte-3,405436.html)**

**TEXTE 2 :**

**ACTE I Scène 1 FRONTIN, TRIVELIN**

|  |  |
| --- | --- |
| 5101520253035404550556065707580859095100105110115120125130135140 | **FRONTIN** - Je pense que voilà le seigneur Trivelin ; c’est lui-même. Eh ! comment te portes-tu, mon cher ami ?**TRIVELIN** - À merveille, mon cher Frontin, à merveille. Je n’ai rien perdu des vrais biens que tu me connaissais, santé admirable et grand appétit. Mais toi, que fais-tu à présent ? Je t’ai vu dans un petit négoce qui t’allait bientôt rendre citoyen de Paris ; l’as-tu quitté ?**FRONTIN** - Je suis culbuté, mon enfant ; mais toi-même, comment la fortune t’a-t-elle traité depuis que je ne t’ai vu ?**TRIVELIN** - Comme tu sais qu’elle traite tous les gens de mérite.**FRONTIN** - Cela veut dire très mal ? **TRIVELIN** - Oui. Je lui ai pourtant une obligation : c’est qu’elle m’a mis dans l’habitude de me passer d’elle. Je ne sens plus ses disgrâces, je n’envie point ses faveurs, et cela me suffit ; un homme raisonnable n’en doit pas demander davantage. Je ne suis pas heureux, mais je ne me soucie pas de l’être. Voilà ma façon de penser.**FRONTIN** - Diantre ! je t’ai toujours connu pour un garçon d’esprit et d’une intrigue admirable ; mais je n’aurais jamais soupçonné que tu deviendrais philosophe. Malepeste ! que tu es avancé ! Tu méprises déjà les biens de ce monde !**TRIVELIN** - Doucement, mon ami, doucement, ton admiration me fait rougir, j’ai peur de ne la pas mériter. Le mépris que je crois avoir pour les biens n’est peut-être qu’un beau verbiage ; et, à te parler confidemment, je ne conseillerais encore à personne de laisser les siens à la discrétion de ma philosophie. J’en prendrais, Frontin, je le sens bien ; j’en prendrais, à la honte de mes réflexions. Le cœur de l’homme est un grand fripon !**FRONTIN** - Hélas ! je ne saurais nier cette vérité-là, sans blesser ma conscience. **TRIVELIN** - Je ne la dirais pas à tout le monde ; mais je sais bien que je ne parle pas à un profane.**FRONTIN** - Eh ! dis-moi, mon ami : qu’est-ce que c’est que ce paquet-là que tu portes ?**TRIVELIN** - C’est le triste bagage de ton serviteur ; ce paquet enferme toutes mes possessions.**FRONTIN** - On ne peut pas les accuser d’occuper trop de terrain.**TRIVELIN** - Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu sais combien je me suis tourmenté, combien j’ai fait d’efforts pour arriver à un état fixe. J’avais entendu dire que les scrupules nuisaient à la fortune ; je fis trêve avec les miens, pour n’avoir rien à me reprocher. Était-il question d’avoir de l’honneur ? j’en avais. Fallait-il être fourbe ? j’en soupirais, mais j’allais mon train. Je me suis vu quelquefois à mon aise ; mais le moyen d’y rester avec le jeu, le vin et les femmes ? Comment se mettre à l’abri de ces fléaux-là ?**FRONTIN** - Cela est vrai.**TRIVELIN** - Que te dirai-je enfin ? Tantôt maître, tantôt valet ; toujours prudent, toujours industrieux, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût ; traité poliment sous une figure, menacé d’étrivières sous une autre ; changeant à propos de métier, d’habit, de caractère, de mœurs ; risquant beaucoup, réussissant peu ; libertin dans le fond, réglé dans la forme ; démasqué par les uns, soupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde, j’ai tâté de tout ; je dois partout ; mes créanciers sont de deux espèces : les uns ne savent pas que je leur dois ; les autres le savent et le sauront longtemps. J’ai logé partout, sur le pavé ; chez l’aubergiste, au cabaret, chez le bourgeois, chez l’homme de qualité, chez moi, chez la justice, qui m’a souvent recueilli dans mes malheurs ; mais ses appartements sont trop tristes, et je n’y faisais que des retraites ; enfin, mon ami, après quinze ans de soins, de travaux et de peines, ce malheureux paquet est tout ce qui me reste ; voilà ce que le monde m’a laissé, l’ingrat ! après ce que j’ai fait pour lui ! tous ses présents ne valent pas une pistole !**FRONTIN** - Ne t’afflige point, mon ami. L’article de ton récit qui m’a paru le plus désagréable, ce sont les retraites chez la justice ; mais ne parlons plus de cela. Tu arrives à propos ; j’ai un parti à te proposer. Cependant qu’as-tu fait depuis deux ans que je ne t’ai vu, et d’où sors-tu à présent ?**TRIVELIN** - Primo, depuis que je ne t’ai vu, je me suis jeté dans le service. **FRONTIN** - Je t’entends, tu t’es fait soldat ; ne serais-tu pas déserteur par hasard ?**TRIVELIN** - Non, mon habit d’ordonnance était une livrée.**FRONTIN** - Fort bien.**TRIVELIN** - Avant que de me réduire tout à fait à cet état humiliant, je commençai par vendre ma garde-robe.**FRONTIN** - Toi, une garde-robe ?**TRIVELIN** - Oui, c’étaient trois ou quatre habits que j’avais trouvés convenables à ma taille chez les fripiers, et qui m’avaient servi à figurer en honnête homme. Je crus devoir m’en défaire, pour perdre de vue tout ce qui pouvait me rappeler ma grandeur passée. Quand on renonce à la vanité, il n’en faut pas faire à deux fois ; qu’est-ce que c’est que se ménager des ressources ? Point de quartier, je vendis tout ; ce n’est pas assez, j’allai tout boire.**FRONTIN** - Fort bien.**TRIVELIN** - Oui, mon ami ; j’eus le courage de faire deux ou trois débauches salutaires, qui me vidèrent ma bourse, et me garantirent ma persévérance dans la condition que j’allais embrasser ; de sorte que j’avais le plaisir de penser, en m’enivrant, que c’était la raison qui me versait à boire. Quel nectar ! Ensuite, un beau matin, je me trouvai sans un sol. Comme j’avais besoin d’un prompt secours, et qu’il n’y avait point de temps à perdre, un de mes amis que je rencontrai me proposa de me mener chez un honnête particulier qui était marié, et qui passait sa vie à étudier des langues mortes ; cela me convenait assez, car j’ai de l’étude : je restai donc chez lui. Là, je n’entendis parler que de sciences, et je remarquai que mon maître était épris de passion pour certains quidams, qu’il appelait des anciens, et qu’il avait une souveraine antipathie pour d’autres, qu’il appelait des modernes ; je me fis expliquer tout cela.**FRONTIN** - Et qu’est-ce que c’est que les anciens et les modernes ?**TRIVELIN** - Des anciens…, attends, il y en a un dont je sais le nom, et qui est le capitaine de la bande ; c’est comme qui te dirait un Homère. Connais-tu cela ?**FRONTIN** - Non.**TRIVELIN** - C’est dommage ; car c’était un homme qui parlait bien grec.**FRONTIN** - Il n’était donc pas français cet homme-là ? **TRIVELIN** - Oh ! que non ; je pense qu’il était de Québec, quelque part dans cette Égypte, et qu’il vivait du temps du déluge. Nous avons encore de lui le fort belles satires ; et mon maître l’aimait beaucoup, lui et tous les honnêtes gens de son temps, comme Virgile, Néron, Plutarque, Ulysse et Diogène.**FRONTIN** - Je n’ai jamais entendu parler de cette race-là, mais voilà de vilains noms.**TRIVELIN** - De vilains noms ! c’est que tu n’y es pas accoutumé. Sais-tu bien qu’il y a plus d’esprit dans ces noms-là que dans le royaume de France ?**FRONTIN** - Je le crois. Et que veulent dire : les modernes ?**TRIVELIN** - Tu m’écartes de mon sujet ; mais n’importe. Les modernes, c’est comme qui dirait… toi, par exemple.**FRONTIN** - Oh ! oh ! je suis un moderne, moi ! **TRIVELIN** - Oui, vraiment, tu es un moderne, et des plus modernes ; il n’y a que l’enfant qui vient de naître qui l’est plus que toi, car il ne fait que d’arriver.**FRONTIN** - Et pourquoi ton maître nous haïssait-il ? **TRIVELIN** - Parce qu’il voulait qu’on eût quatre mille ans sur la tête pour valoir quelque chose. Oh ! moi, pour gagner son amitié, je me mis à admirer tout ce qui me paraissait ancien ; j’aimais les vieux meubles, je louais les vieilles modes, les vieilles espèces, les médailles, les lunettes ; je me coiffais chez les crieuses de vieux chapeaux ; je n’avais commerce qu’avec des vieillards : il était charmé de mes inclinations ; j’avais la clef de la cave, où logeait un certain vin vieux qu’il appelait son vin grec ; il m’en donnait quelquefois, et j’en détournais aussi quelques bouteilles, par amour louable pour tout ce qui était vieux. Non que je négligeasse le vin nouveau ; je n’en demandais point d’autre à sa femme, qui vraiment estimait bien autrement les modernes que les anciens, et, par complaisance pour son goût, j’en emplissais aussi quelques bouteilles, sans lui en faire ma cour.**FRONTIN** - À merveille !**TRIVELIN** - Qui n’aurait pas cru que cette conduite aurait dû me concilier ces deux esprits ? Point du tout ; ils s’aperçurent du ménagement judicieux que j’avais pour chacun d’eux ; ils m’en firent un crime. Le mari crut les anciens insultés par la quantité de vin nouveau que j’avais bu ; il m’en fit mauvaise mine. La femme me chicana sur le vin vieux ; j’eus beau m’excuser, les gens de partis n’entendent point raison ; il fallut les quitter, pour avoir voulu me partager entre les anciens et les modernes. Avais-je tort ?**FRONTIN** - Non ; tu avais observé toutes les règles de la prudence humaine. Mais je ne puis en écouter davantage. Je dois aller coucher ce soir à Paris, où l’on m’envoie, et je cherchais quelqu’un qui tînt ma place auprès de mon maître pendant mon absence ; veux-tu que je te présente ?**TRIVELIN** - Oui-da. Et qu’est-ce que c’est que ton maître ? Fait-il bonne chère ? Car, dans l’état où je suis, j’ai besoin d’une bonne cuisine.**FRONTIN** - Tu seras content ; tu serviras la meilleure fille…**TRIVELIN** - Pourquoi donc l’appelles-tu ton maître ?**FRONTIN** - Ah, foin de moi, je ne sais ce que je dis, je rêve à autre chose.**TRIVELIN** - Tu me trompes, Frontin.**FRONTIN** - Ma foi, oui, Trivelin. C’est une fille habillée en homme dont il s’agit. Je voulais te le cacher ; mais la vérité m’est échappée, et je me suis blousé comme un sot. Sois discret, je te prie. **TRIVELIN** - Je le suis dès le berceau. C’est donc une intrigue que vous conduisez tous deux ici, cette fille-là et toi ?**FRONTIN** - Oui. *(À part.)* Cachons-lui son rang… Mais la voilà qui vient ; retire-toi à l’écart, afin que je lui parle.*Trivelin se retire et s’éloigne.* |

**Marivaux, *La Fausse suivante,* I, 1, scène d’exposition, *EL***

**TEXTE 3 :**

 ***Deux bonnes, Claire et Solange, ont pris l’habitude de jouer à la servante et à la maîtresse, en l’absence de cette dernière.***

1 **CLAIRE** – Préparez ma robe. Vite, le temps presse. Vous n’êtes pas là ? *(Elle se retourne)* Claire ! Claire ! *(Entre Solange)*

 **SOLANGE** – Que Madame m’excuse, je préparais le tilleul *(elle prononce tillol)* de Madame.

5 **CLAIRE** – Disposez mes toilettes. La robe blanche pailletée. L’éventail, les émeraudes.

 **SOLANGE** – Tous les bijoux de Madame ?

 **CLAIRE** – Sortez-les. Je veux choisir. *(avec beaucoup d’hypocrisie)* Et naturellement les souliers vernis. Ceux que vous convoitez depuis des années.

10 *(Solange prend dans l’armoire quelques écrins qu’elle ouvre et dispose sur le lit)* Pour votre noce sans doute. Avouez qu’il vous a séduite ! Que vous êtes grosse [[1]](#footnote-1)! Avouez-le ! *(Solange s’accroupit sur le tapis, et, crachant dessus, cire des escarpins vernis)* Je vous ai dit, Claire, d’éviter les crachats. Qu’ils dorment en vous, ma fille, qu’ils y croupissent. Ah ! ah ! *(Elle rit nerveusement)* Que le promeneur égaré s’y

15 noie. Ah ! ah ! vous êtes hideuse, ma belle. Penchez-vous davantage et vous regardez dans mes souliers. *(Elle tend son pied que Solange examine)* Pensez-vous qu’il me soit agréable de me savoir le pied enveloppé par les voiles de votre salive ? Par la brume de vos marécages ?

 **SOLANGE** *(à genoux et très humble)* – Je désire que Madame soit belle.

20 **CLAIRE** – *(Elle s’arrange dans la glace)* Vous me détestez, n’est-ce pas ? Vous m’écrasez sous vos prévenances, sous votre humilité, sous les glaïeuls et le réséda. *(Elle se lève et d’un ton plus bas)* On s’encombre inutilement. Il y a trop de fleurs. C’est mortel. *(Elle se mire encore)* Je serai belle. Plus que vous ne le serez jamais. Car, ce n’est pas avec ce corps et cette face que vous séduirez Mario. Ce jeune laitier ridicule vous méprise, et s’il vous a fait un gosse…

25 **SOLANGE** – Oh ! mais, jamais je n’ai…

 **CLAIRE** – Taisez-vous, idiote ! Ma robe !

**GENET, *Les Bonnes* (1947)** classicolycée p. 277, *EL, Com*

1. Être grosse : être enceinte. [↑](#footnote-ref-1)